

## Un garçon si séduisant

- Ah les femmes d'aujourd'hui s'habillent comme des bimbos mais n'osent même pas vous regarder quand on fait un compliment sur leur pare-chocs arrière! dit un homme d'une voix grasse et peu sympathique, du fond de la rame.

Ses acolytes étaient autour de lui comme des mafieux qui attendaient d'avoir le feu vert pour l'enlever et lui ôter son âme. Ils la déshabillaient du regard. Ils étaient sales, attroupés et avaient un regard belliqueux, leur présence gênait le compartiment, les femmes étaient recroquevillées sur elles-mêmes, elles avaient peur, cela se sentait. Les hommes, quant à eux, étaient mal à l'aise, dérangés dans leur masculinité par l'image qu'ils renvoyaient des bas instincts des mâles, mais se révélaient impuissants, faibles, inutiles.

Ces énergumènes le savaient bien et en profitaient, c'était pour cela qu'ils se déplaçaient en meute. C'était toujours comme cela que cela se passait: la loi du nombre, cette règle ancestrale: chasser en groupe!

Le matin, elle était restée devant son miroir, dubitative: quel vêtement mettre? Elle avait un rendez-vous d'embauche, promesse d'un salaire lucratif mais surtout qui répondait parfaitement à ce qu'elle prétendait.

Jeune diplômée d'une école aussi prestigieuse que chère, elle pouvait se lancer à la conquête du monde du travail et prétendre à une ascension fulgurante. Combien d'heures de travail avait-elle dus fournir? Combien de moments sacrifiés pour en arriver là ? Elle était une besogneuse. Les savoirs, les connaissances, les compétences avaient été obtenus grâce à de nombreuses heures de révisions, d'apprentissages. Elle méritait ce qu'elle avait obtenu ! Une tête bien pleine dans un corps bien fait !

Elle voulait sortir de son milieu, ce milieu où les hommes tiennent la première place. Il avait d'abord fallu se battre contre ce père qui ne misait que sur son frère et qui ne la regardait pas, ne la considérait pas. Ce milieu macho où l'on ne vit que par la pérennité du nom. Son père l'aimait, certes, mais il ne la voyait pas comme une descendante digne de reprendre le flambeau. Reprendre l'entreprise séculaire qui les faisait régner en maîtres dans la région, en faisait des notables, leur assurait une position indétronable aux élections régionales et espérait grimper dans les instances du pouvoir grâce à son frère, ce mâle dominant. Elle avait donc décidé d'y arriver seule, à force de travail et d'obstination, être vue pour ce dont elle était capable, elle allait leur montrer !

Ses amis devaient la rejoindre peu après pour échanger sur cet entretien.

Paul devait être là, lui aussi, Paul...

Que cherchait-elle à montrer d'elle dans le vêtement finalement choisi ? Cette petite robe noire, bien que classique et peu voyante, soulignait ses formes mais pas de manière provocante. Elle la rendait femme, mais la rendait-elle assez pour être embauchée?

Elle changea alors pour une petite jupe coupe droite à fleurs et un chemisier blanc laissant découvrir la naissance de sa poitrine, cette tenue-là faisait ni trop rangée ni trop vulgaire. Mais quelque chose ne fonctionnait pas, la robe lui paraissait plus appropriée, elle laissait plus découvrir ses formes et elle comptait beaucoup sur cela pour décrocher le travail et séduire Paul.

Penser de cette façon, de nos jours, restait affreux, coupable, condamnable, devoir s'habiller de cette façon pour obtenir ce que l'on veut et ainsi déchaîner les foules était absurde mais malheureusement un passage obligatoire pour une femme qui veut se faire une place dans un travail convoité en majorité par des hommes.

Après de multiples et éprouvantes hésitations, elle finit par revenir à son premier choix, instinctif, elle passa la robe noire avec des escarpins noirs, elle se boucla les cheveux et se fit un maquillage simple mais y ajouta un rouge à lèvres rouge qui repulpait sa bouche.

Arrivée en bas des escaliers de son immeuble, elle sortit et à peine avait-elle fait quelques pas dans la rue que de nombreux sifflements retentirent, elle perçut cela comme des aboiements de chiens enragés qui voyaient le repas de leur vie. C'était comme si ces hommes n'avaient jamais vu de femmes de leur vie.

Est-elle coupable de ce qu'elle provoquait en eux?

Elle monta dans la rame. Elle ne trouva pas de place assise et dut s'accrocher à une rambarde, l'exposant aux regards et la rendant vulnérable, elle se sentait pas à son aise, maîtrisant mal son équilibre, ses talons n'étaient définitivement pas appropriés pour ce périple! Elle aurait dû anticiper, prévoir ces désagréments, quelle idiote était-elle!

La tension montait, ils se rapprochèrent et commencèrent à l'effleurer. Ils jouaient, se rapprochant, s'éloignant de leur proie. La rame se remplissait, elle ne pouvait plus s'éloigner. Elle était au milieu de tant de monde et pourtant si seule face à eux mais toujours aussi visible de ces hommes.

Les femmes comme les hommes détournaient leur regard, s'affairaient à de menues tâches : moucher leur enfant, grignoter, lire, se recoiffer ! Ils semblaient tous si absorbés, indifférents!

Ils continuaient à s'amuser d'elle, la regardaient, la scrutaient, l'oppressaient. Tels des félins qui se jouent de leur proie avant la mise à mort.

Ils l'apostrophèrent franchement, des mots non équivoques. Il lui semblait qu'elle rapetissait, elle aurait aimé disparaître, elle aurait voulu crier, leur aboyer dessus, les griffer. Son instinct de survie se mettait en route intérieurement mais rien ne sortait de sa bouche.

Un homme avança, il semblait à peine plus âgé qu'elle, elle frémit. Il était grand, agréable, athlétique. Émanait de lui une certaine autorité. Elle ressentit une vive attirance, presque charnelle. Il lui sourit, son regard l'enveloppa, la rassura, l'absorba. Il se rapprocha plus près. Il était irrésistible, son odeur, sa chaleur, tout ce qu'il dégageait l'envoûtait.

Les mufles se calmèrent mais continuèrent leurs échanges lourds de sens; elle ne percevait que des bribes de ce qu'ils se disaient. Des mots comme pattes...derrière...Ils étaient si vulgaires dans leurs propos, la réduisant à cet amas de chair, à ce qu'elle montrait d'elle mais pas à ce qu'elle était réellement. Elle se sentait humiliée et si impuissante. Elle devrait les terrasser sur place, les battre, leur infliger des coups au visage, les marquer à jamais. Elle resta pourtant encore figée telle une statue, affichant un visage impassible. Que d'énergie lui fallait-il déployer pour ne pas s'effondrer, pour ne pas montrer qu'ils lui faisaient ma l

Elle se sentait de plus en plus à l'étroit dans cet habit de proie, sa robe la consumait, elle regrettait, cette robe qui la mettait si bien en valeur et à cet instant la fragilisait tant.

Leurs regards lubriques devenaient de plus en plus insultants.

L'homme se mit à les toiser. Un agacement, une révolte s'emparèrent de lui, il n'y tint plus et commença à tenter de les calmer, de les raisonner, leur intimant de changer d'attitude. Un homme, le plus écoeurant, s'empourpra. Un coq ! Un loup ! Un charognard ! Ils chassaient en meute, il se devait d'être le chef de la meute. Il franchit les quelques mètres qui le séparaient d'eux et s'abattit sur lui en vociférant. Ses chiens l'excitaient, il hurla encore plus fort.

L'homme ne faiblit pas, ne recula pas, resta imperturbable. Il était si grand! Il garda son calme et continua à leur parler. Il reçut une violente gifle, il ne bougea pas, le toisa de nouveau puis d'un mouvement plus vite que l'éclair, il s'empara de l'agresseur et le mit à terre, l'autre hurlait, le suppliant de le lâcher, il souffrait le martyr, son visage était un cri de douleur, il hurlait à assourdir la rame.

La tension était terrible : tout le monde était tétanisé, des corps momifiés, plus personne ne bougeait. C'était un spectacle terrifiant.

La rame s'arrêta, les oppresseurs sortirent et s'évaporèrent, c'était fini.  
Elle était sauvée. Son prince charmant sur son beau cheval blanc les avait vaincus!

Quel homme ! Quelle aventure ! Quel dénouement !

Elle ne pouvait détacher son regard de cet homme si magnétique, cet homme si séduisant.

Une fois débarrassée de ses importuns, elle détourna le regard de ce beau ténébreux et lui mit la main aux fesses. Il la regarda stupéfait, elle partit sans se retourner.

**Philippine Brunel**